

Théâtre de cuisine d'été
La Gloire des filles à Magloire

Michel Vaïs

Numéro 88 (3), 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1998). Compte rendu de [Théâtre de cuisine d'été : *La Gloire des filles à Magloire*]. *Jeu*, (88), 42–44.

Théâtre de cuisine d'été

Créée en 1975 par le Théâtre du Trident, au Palais Montcalm, dans une mise en scène d'André Brassard, la pièce d'André Ricard aura dû attendre qu'une bonne génération s'écoule avant d'être reprise à Montréal. Et encore ! l'immense Palais Montcalm pourrait contenir – comme les mégaplex cinématographiques – une bonne trentaine de fois la salle intime de la Veillée, où les Montréalais ont pourtant dû se presser (au sens de s'entasser et se précipiter) pour voir ce qui est peut-être la meilleure pièce d'un auteur prolifique, inégal mais souvent étonnant, injustement méconnu, pièce de surcroît fort bien montée et interprétée.

André Ricard, qui a soixante ans, a jadis fondé et dirigé – avec Jean-Louis Tremblay – le Théâtre de l'Étoc, dans les années soixante. Puis, il a surtout fait carrière dans l'enseignement, à l'Université Laval et au Conservatoire d'art dramatique de Québec. Il a écrit de nombreuses dramatiques pour la radio et, pour la scène, aussi bien de petites pièces intimes comme *le Déversoir des larmes* ou *les Champs de glace*, qu'une comédie pure comme *le Casino voleur* ou des pièces à grand déploiement comme *la Vie exemplaire d'Alcide 1^{er} le Pharamineux et de sa proche descendance* ou *le Tréteau des apatrides* (prix du TNM du théâtre épique). Ces deux dernières œuvres attendent toujours d'être jouées à Montréal, même si *Alcide 1^{er}* l'a été à Québec... en 1972 !

Dans l'ensemble foisonnant du théâtre d'André Ricard, j'ai toujours gardé un faible pour *la Gloire des filles à Magloire*, à cause de sa force dramaturgique, de la richesse de sa langue et du personnage fascinant de la Zarzaise. Si je n'avais jamais encore vu la pièce avant cette production autogérée de la Veillée, je l'ai cependant si souvent lue et relue – et enseignée, jadis –, que je m'en suis fait une idée assez précise, aussi bien sur le plan de la scénographie que du jeu. Or, j'ai eu le bonheur de constater que la mise en scène d'Alain Fournier correspondait de très près au spectacle dont mon imagination s'était nourrie depuis plus de vingt ans.

En 1948, dans un arrière-pays forestier du Québec profond, une mère et ses filles vivent ouvertement de prostitution. Le père de famille a abandonné sa femme (absente de la pièce) et ses quatre filles : Renelle et Paula (les hétaires), la Zarzaise (jeune demeurée légèrement déficiente), et Robertine, qui souffre d'un avortement mal trafiqué par une sauvagesse, et dépérit dans sa chambre à l'étage de la maison familiale. Deux personnages masculins représentent le monde extérieur : Jos, un anglophone surintendant des chantiers, et Ti-Beu, le jeune livreur de « sus Chabotte ». L'heureux Jos a la faveur de Renelle, en tant que client régulier, tandis

La Gloire des filles à Magloire

TEXTE D'ANDRÉ RICARD. MISE EN SCÈNE : ALAIN FOURNIER ;
SCÉNOGRAPHIE : ANNICK LA BISSONNIÈRE ; COSTUMES : YVAN
GAUDIN ; ÉCLAIRAGES : DANIEL ROSS, AVEC MARIE-JOSÉE
FORGET (LA ZARZAISE), NATHALIE FORTIER (ROBERTINE), JEAN
HARVEY (JOS), CHANTAL LAPOINTE (PAULA), FRANCIS SOUCY
(TI-BEU) ET MARIE-HÉLÈNE THIBAUT (RENELLE). PRODUCTION
AUTOGÉRÉE, PRÉSENTÉE DANS LA SALLE INTIME DE L'ESPACE LA
VEILLÉE DU 18 MARS AU 11 AVRIL 1998.

que l'adolescent en rut rêve de perdre son pucelage entre deux « ronnes » de glace ou de viande. Faute de se taper une des deux expertes de la chose, et tout excité de les avoir surprises dans leur intimité, il se rabattra sur la pauvre Zarzaise, pendant que toute la maisonnée sera occupée à voir défiler les chars allégoriques de la Saint-Jean-Baptiste. Le sang virginal sur les draps blancs sera maquillé, au plus fort de la fête, par un petit tas de fraises mûres.

Marie-Hélène Thibault
(Renelle) et Marie-Josée
Forget (la Zarzaise) dans
la Gloire des filles à Magloire
d'André Ricard, mise en
scène par Alain Fournier.
Photo : Nathalie-Mahara
Fortier.

L'enjeu de la pièce est de taille : il consiste dans le détournement – grâce à des appuis non négligeables – de la parade de la Saint-Jean pour qu'elle passe devant la maison maudite des filles à Magloire. Ainsi, la peinture d'une famille luttant pour sa survie et pour sa dignité s'inscrit-elle dans le tableau d'une société cléricale à l'époque de la Grande Noirceur.

Langue riche, disais-je. Rurale mais pas réaliste pour deux sous, fortement imagée, poétique, elle oblige le spectateur à demeurer attentif pour en saisir toutes les variantes, de la tournure archaïque et colorée au mot d'esprit. Quant à la Zarzaise, elle constitue un rôle en or pour une comédienne, tant semble vaste son monde imaginaire. Créé par Léo Munger, le personnage symbolise toute la malédiction de la famille. Comme une tache originelle, une tare destinée à punir ses sœurs de leurs péchés. Cette enfant turbulente, pyromane, imprévisible, dialogue avec les mouches, élève des criquets et gave de lombrics un poulet mort abandonné momentanément sur la table de la cuisine. Joué par Marie-Josée Forget, ce petit monstre laid aux grands yeux vifs et aux tresses de fillette sage avait une voix acidulée et un accent du terroir « rectifié », grâce auquel on ne perdait pas un mot de ses glossolalies.

Semblablement, les autres interprètes excellaient à faire revivre un monde en transition entre deux époques – la guerre est finie depuis peu, l'électricité arrive au village, l'Union nationale annonce un avenir en rose –, le tout avec une économie de moyens remarquable. Ne reculant pas devant le défi posé par la minuscule salle de la Veillée, le metteur en scène Alain Fournier a en effet réussi à évoquer le monde rural québécois dans un mouchoir



de poche. Comme l'indique l'auteur, toute l'action se passe dans la véranda de la maison des Magloire, qui est à la fois lieu de passage et observatoire saisonnier, espace où la maison se révèle au passant – on y cuisine, on y lave le linge, on y vide les querelles familiales – et seuil recelant un autre secret. Dans cette véranda, on guette, on espionne, on perçoit des bribes de dialogues privés venant des chambres.

Si, depuis longtemps, on avait vu tout le parti que notre théâtre pouvait tirer en faisant tenir le monde entier dans une cuisine, si, par ailleurs, on connaît la fortune du théâtre d'été, avec Ricard, c'est le théâtre de la cuisine d'été qui révèle ses riches possibilités. *La Gloire des filles à Magloire* pourrait entrer de plain-pied dans notre répertoire classique, tout comme *le Temps d'une vie* de Roland Lepage – un autre auteur de Québec –, dont elle a un peu le parfum. Les deux pièces représentent de grands défis de mise en scène et d'interprétation, dont le travail d'Alain Fournier nous a laissé entrevoir l'étendue. **■**